Pour citer cet article :

Sarrazin (Albertine), *Journal de Fresnes. Le passe-peine 1949-1959*, Paris : Presses Pocket, 1976, p. 79-85.

Enfants en justice
XIX-XX ème siècles

enfantsenjustice.fr

2

Les étoilées...

LES CARNETS VERTS

Le 20 novembre 1952, Albertine, qui vient de faire une fugue, est conduite au Bon Pasteur de Marseille. Elle a quinze ans, elle est en classe de première. Elle gardera toute sa vie un affreux souvenir du régime et du climat de cette maison, au point qu'elle lui préférera encore la vie en prison. De Fresnes, elle écrira, en mai 1954, à Mme Bourgeois :

Je suis dans l'attente d'après-demain. Il y a bien longtemps que nous n'avons causé de vive voix. Ici, au parloir, on peut parler d'une façon relativement libre. Ce n'est pas comme au Bon Pasteur, où la mère « faisait » parloir. Cela se passait dans un long conciliabule entre elle et maman, sans que je puisse placer un mot. On n'interrompt pas les grandes personnes.

De novembre 1952 à juillet 1953, Albertine travaille et lit avec ardeur. Sa grande découverte, et sa consolation, est Rimbaud. Elle se lie d'amitié passionnée avec une autre jeune fille enfermée, Emilienne : toutes deux méditent de s'enfuir. C'est Albertine qui partira la première,

enfantsenjustice.fr

son amie la rejoindra le 1er novembre suivant, à Paris, au pied de l'Obélisque.

Albertine profite des épreuves orales du baccalauréat, pour lesquelles on l'a extraite du Bon Pasteur, et elle se sauve, par les cuisines du lycée. A-t-elle tenu son journal pendant son premier enfermement? Peut-être, mais il n'a pas été retrouvé.

Le 11 juillet, elle se plante au bord de la route pour gagner Paris en auto-stop. Le voyage durera trois jours. A Paris, elle se sait recherchée, et vit dangereusement. Elle a recommencé à écrire, et ce sont les Carnets verts, *qui seront saisis au moment de son arrestation, en décembre 1953. Avec Emilienne, elle a tenté (et manqué) un hold-up dans un magasin de confection.*

Les Carnets verts *feront une impression déplorable, au procès de la jeune fille : avec un tel talent, elle ne pouvait que porter toute la responsabilité du hold-up.*

Voici comment elle évoque cet épisode (Lettre de Fresnes à Mme Bourgeois, 7 avril 1955) :

J'écrivais un journal qui fut saisi à la perquisition. On le ressortit aussi. A quoi le juge s'écrie : « Au lieu de faire le tapin à la sauvette (excusez-moi, ce sont ses propres termes) vous auriez mieux fait de concourir pour le Prix Femina! » (C'est à peu près tout ce que j'ai entendu de gentil dans sa bouche.) Vous me direz qu'il n'a aucune raison de l'être, et que mon inconscience vous effare. Et voici comment je me justifie : ma seule grande erreur fut de m'évader, sans prévoir les conséquences. Une fois là, pas de remède, c'est la chute libre...

Des extraits de ces Carnets verts *furent publiés, à l'insu de la prisonnière, en novembre 1955, dans la revue* Le surréalisme, même, *(Numéro 1) que dirigeait André Breton. Jacques Sénelier accompagnait le texte d'Albertine d'un commentaire enthousiaste qui s'achevait ainsi :*

enfantsenjustice.fr

« Par le défi lancé aux immenses supercheries d'une société « en matière plastique », le présent témoignage se suffit à lui-même. A cette heure blafarde, où les dernières feuilles mortes finissant de tomber, les individus recroquevillés comme des escargots s'abandonnent déjà au sommeil hivernal, devrait-on rappeler une fois encore que la réalité de ce monde en décomposition ne peut être retrouvée qu'en la recréant sans cesse à notre mesure? En ces deux figures de femmes « perdues », dans leur sillage de lumière noire, se condense pour nous l'image fulgurante des véritables aspirations de notre temps.

C'est par cet article, intitulé Passage des étoilées *qu'Albertine Sarrazin, poète maudit, faisait sa vraie entrée en littérature, avec ces pages écrites à seize ans. En 1965, à la parution de ses deux premiers romans, elle reçut une lettre émouvante de Jacques Sénelier, heureux de saluer le succès de l'écrivain. Les originaux des* Carnets verts *n'ont pu être récupérés, mais copie en a été faite, heureusement, au moment du procès.*

C'est un texte exceptionnel où Albertine, ayant renoncé à se faire accepter de ses parents adoptifs, dépouille l'ancienne « bonne volonté », et se révèle telle qu'elle est, avec à la fois une extrême ardeur à vivre, un goût de l'aventure et des expériences périlleuses, une audacieuse curiosité qui rejette tous les interdits, – et, simultanément, un besoin aigu d'analyse, une perpétuelle recherche de lucidité, détachement et observation de soi –: Je n'en veux pas à mon passé, *écrit-elle,* c'est ce qui fait moi-même, ma personnalité. *C'est devant elle-même et pour elle-même qu'elle veut vivre désormais. C'est à elle qu'elle veut plaire, de même qu'elle écrira d'abord pour elle-même, considérant qu'elle est bien le plus exigeant des lecteurs possibles. Lecteur de sa vie, Albertine à seize ans n'admet pas d'autre juge, et ne veut pas d'autre témoin, s'il n'est consentant, s'il n'est ébloui.* Quand je n'écoute que moi, je fais des merveilles, *disait*

enfantsenjustice.fr

Mme de Sévigné : Les Carnets verts *sont le temps, pour Albertine, cette découverte-là.*

J'en suis arrivée à conclure que tout événement n'est qu'accidentel dans une vie humaine et que l'on atteint la réalité qu'après avoir traversé la croûte des idées et des sentiments : là réside le domaine de l'inspiration, du rêve et de l'imagination.

En ce moment, pourtant, je suis en pleine réalité; je le sais et je pourrais même représenter l'idéal de vie pour certaines de mes compagnes.

Le décor : table de verre, la radio, une fenêtre au quatrième et des livres, des livres de tous genres, sur les chaises, les murs, la cheminée.

Qui verrait mon image revêtue d'un blackjean et d'un chemisier écossais me dirait bien la plus insouciante, la plus vivace des filles. Pourtant, c'est avec crainte que je me hasarde le long des rues; je n'écris plus mon nom sur les murs, dans ce Paris, où j'aurais voulu entrer en triomphe et non au ban de la société.

Mais que regretter, puisque je possède enfin la liberté, que je puis disposer à mon gré de ma vie intérieure ?

Un jour, je crierai ce que je suis à la face du monde; j'oublierai toutes les tares qu'a imprimées en moi cette maison de rééducation dont je me suis évadée, voici deux semaines. Mais commençons par le commencement.

***

Lorsque je vis Simone arriver au tour, habillée sur son 31, écoutant d'un petit air soumis, les conseils de Thérésina :

« Vous allez accompagner Annick et sa maman, pour que madame R... soit moins seule, etc., etc. », je compris que tout était perdu.

Depuis sept mois je me tapais la tête contre les murs et je rêvais en passant ma tête à travers les grilles. Les

enfantsenjustice.fr

rares sorties que nous faisions en ville me faisaient tituber et me laissaient ensuite sans force et vide de pensée. Je ressentais, au moindre appel du jazz, un véritable orgasme, tant physique que cérébral.

Le fait de passer le bac était une occasion propice pour retrouver toute la joie et le rythme de la vie du dehors. Ayant eu quelques matinées les jours précédents, ayant discuté avec des étudiants, je ne pus me résoudre à continuer ma vie de couvent, bien qu'elle fût, je dois dire, une source d'enrichissement, une école d'apprentissage, pour qui est tant soit peu psychologue à ses heures comme moi; aussi, je consacrerai à cette étude, un livre entier, où mon histoire, parmi tant d'autres filles, ouvrira peut-être les yeux du vulgaire sur ce qu'est la vie d'une fillette, d'une jeune fille, d'une femme ou une maîtresse de classe, plus ou moins dévorées de passions diverses...

Je pesais mes chances dans l'autobus : Simone avait une touche « sport » et de longues jambes : inutile de rivaliser au sprint, dans une situation aussi délicate, surtout que j'avais tout de même d'autres atouts dont la ruse n'était pas le moindre.

Je regardais maman; elle avait considérablement vieilli cette année-là : ses yeux cernés et ses cheveux blancs auraient dû me retenir. Je serrais plus fort sa main, sa pauvre main ridée, pour toute l'immense douleur qu'elle avait eue et qu'elle aurait encore jusqu'à son dernier jour, à cause d'une fille qu'elle avait volontairement tirée du ruisseau.

Au diable la vie bourgeoise, l'éducation parfaite qu'on m'avait infligée. Maman, maman... c'était fini.

On appelait les candidates. Je l'embrassai en appuyant. Baiser sincère qui serait le dernier. Fonction base, loi de Joule, questions enfantines dont je me tirais avec les honneurs de la guerre, sous les regards approbateurs de l'examinateur, voluptueux Italien, aux tempes grisonnantes, et les réflexions aigres-douces des autres femelles qui bourdonnaient dans la petite salle de classe, assises dans des poses désespérées,

enfantsenjustice.fr

pour mettre en valeur leurs toilettes vaguement originales.

Je fonçai dans la cour intérieure. Avisant un ouvrier qui coltinait des cageots de carottes, je lui demandai une porte de sortie.

D'un air ahuri, il me désigna celle du service, et retourna à ses oignons, enfin... à ses carottes.

Le tour était si simple que je restai éblouie : le macadam était chaud et vivant sous mes pieds, et mes pieds couraient, couraient. L'idée fixe : fuir, fuir, ne laisser à personne le temps de me reprendre.

Bientôt une 203 s'arrêta à ma hauteur et le chauffeur me fit des avances. J'acceptai; tout valait mieux que de rester en vue avec ma toilette, facilement reconnaissable, dans ce Marseille, où le nombre des policiers égale celui des malfaiteurs, ce qui n'est pas peu dire.

Il voulait m'emmener à Turin, ce brave type, car, naturellement je l'affolais. Mais seul, Paris semblait m'attirer. J'avais confiance en l'immense cité qui saurait bien cacher celle qui l'aimait, la portait dans ses rêves depuis tant de mois, sans jamais en avoir connu que des cartes postales et des descriptions variant avec le point de vue de l'écrivain : le tout me donnait une impression vague de beauté, de sécurité, de trafic et de galanterie.

Par la plus grande des chances, le gars en question, alias Toni, connaissait tous les camionneurs de la Joliette. Il partit en quête d'un moyen de transport quelconque pour me « monter » et, restée dans la voiture je vidai son paquet de cigarettes en attendant.

C'est ainsi que le samedi, 11 juillet, à 7 heures, je partis pour la grande aventure. Absorbée dans mes réflexions, je ne réalisai que beaucoup plus tard, que je me trouvais à moitié à poil, dans la couchette du camion, car les deux conducteurs étaient jeunes et leur délicieux accent parigot, leur traînant parler faubourien, ne me rebutaient pas : de plus, j'avais été

enfantsenjustice.fr

sevrée depuis sept mois et ne résistai pas beaucoup à leurs caresses.

Nous nous arrêtâmes pour souper, dans un petit relais lumineux et chaud. Au loin, s'étendait la grande nappe de l'étang de Berre, luisant doucement dans la nuit, tout à fait tombée à présent. Jean et Henri avaient bon appétit et j'eus un grand moment, pour savourer une dernière fois les senteurs aromatiques et fortes de cette nuit provençale.

Le camion stoppa à Orange, pour permettre un repos de deux ou trois heures. Je ne pouvais trouver le sommeil; pourtant les bras de l'homme endormi étaient rassurants et tièdes, aucun bruit extérieur ne troublait notre repos. C'était en moi, ce bruit, cette inquiétude de là-bas, au Boulevard Baille. A deux heures du matin, tout devait dormir, après le grand chambard que mon évasion avait dû occasionner. La morne veilleuse, dans les dortoirs, éclairait tous ces corps que je portais gravés dans la mémoire. Tout le monde devait me haïr. Sauf mon petit « tripot », la « crème » comme disait Thérésina. Ah, je me représentais sa rage impuissante, les pleurs de ma mère, l'affolement et le désordre. Il m'aurait été dur de partir par la grande porte; c'était banal et attendu. Toutes mes valises étaient déjà prêtes; la veille même je les avais vues. J'avais tout fait pour m'évader; j'y avais toujours échoué.

Là, je passerais pour quelqu'un, je resterais unique dans les annales de la boîte. Maintenant, le jour se levait doucement; les kilomètres se succédaient et bientôt, au rythme monotone des roues, tout souvenir s'estompa de ma mémoire et je m'absorbai sincèrement dans la contemplation du paysage.

Valence, une symphonie de vert et de rouge, des feuillages et des fleurs, convenablement agencés en parterre. Montélimar a peut-être sa beauté, mais la vue d'innombrables pancartes de « Stop Nougat » me donna une telle fringale d'amandes entourées de sucre que j'oubliai tout le reste.

enfantsenjustice.fr